Le Monde

Prunus Armenica : en hommage à Paradjanov

PRUNUS ARMENICA – 7 MINIATURES POUR PARADJANOV, d'Olivia Grandville et Xavier Marchand. Jusqu'au 30 mars, Théâtre Garonne, 19 h 30, 1, avenue du Château-d'eau, Toulouse. De 50 F à 100 F. Tél. : 05-62-48-56-56. Le 1er avril, Théâtre municipal de Saint-Gaudens.

TOULOUSE
de notre envoyée spéciale

Une musique au son étrange. Un décor comme une façade de maison à l'intérieur de laquelle des individus esquissent des gestes mécaniques. Ambiance déliquescente qu'accompagne un texte qui dit l'eau, la rouille, un monde englouti. Quand commence une frénétique vente aux enchères où tout s'achète : une prononciation merveilleuse, une infirmière aux seins d'albâtre, et même un cheveu blond... Auparavant, on est allé faire un tour au marché où lutteurs, oiseleurs, et marchands de tapis rivalisent d'invention. L'ensemble est ponctué par une jonglerie dansée avec des assiettes blanches...

On vient d'entrer dans le mode de vie oriental des Arméniens de Géorgie, à Erevan, à Tbilissi, et dans le même temps on accède de plain-pied à la vie d'un des leurs, celle du cinéaste Serguei Paradjanov, mort en 1990, auquel *Prunus Armenica* est dédié. Une pièce d'amour presque fou. On la doit à la chorégraphe Olivia Grandville et au metteur en scène Xavier Marchand. Ensemble, ils font des miracles. Passionnés des rapports qu'entretiennent à un moment de l'Histoire une langue et sa culture, ils ressuscitent l'esprit d'une époque. Ainsi dans *K de E*, qu'ils créaient en 1993, autour du personnage de Kurt Schwitters, soufflait la liberté linguistique et dadaïste des années 20. Cette fois-ci, un voyage en Arménie a décidé les deux auteurs d'arracher à l'oubli, à travers les thèmes du cinéma de Serguei Paradjanov (*Les Chevaux de feu, La Légende de la forteresse de Souramï*), la culture arménienne, mais aussi à rappeler ce qu'était l'internement dans les camps soviétiques.

POLYPHONIE DE LANGUES

Pièce éparpillée, disséminée comme la vie du peuple arménien. Prunus Armenica est le nom de l'abricot d'Arménie (venu de Chine) au goût incomparable de la nostalgie. Il n'était pas question pour Olivia Grandville et Xavier Marchand de raconter l'Arménie sans les Arméniens. Ils ont demandé à cinq jeunes apprentis comédiens de rejoindre les cinq autres artistes du projet, invitant également Gaguik Mouradian, musicien réputé de kamantcha (instrument apparenté à la vielle). Le spectacle est structuré comme une polyphonie de langues – on y parle français, russe, arménien – à partir desquelles se distribuent tour à tour les histoires afférentes à chaque lieu (Arméniens de Géorgie, diaspora marseillaise, légendes).

Les interprètes, pour lancer leur texte, se repèrent aux sonorités, d'où la nécessité vitale d'être à l'écoute de ceux dont on ne comprend pas la langue. Pour ce faire, au cours d'une résidence de trois semaines au Centre de développement chorégraphique (CDC) de Toulouse, Xavier Marchand a mis tout son talent à apprendre aux comédiens comment relâcher leur corps, et conséquemment leur diction. Comment être souples mentalement jusqu'à se mettre à danser. Ce *Prunus Armenica* figure une sacrée embardée dans l'Histoire, organisée autour de *La Confession*, scénario inachevé de Paradjanov, mais aussi, et surtout, à partir d'éléments biographiques du cinéaste : père trafiquant *« modèle soviétique courant »*, troc, mont-de-piété...

Avec la prison omniprésente, celle où est enfermé le père, celle où Paradjanov est bouclé pour homosexualité, pornographie, accusé *« d'être psychopathe, mais sain d'esprit » (sic)*. Destins individuels bradés et dictature s'interpénètrent, soutenus par la voix du récitant principal : formidable Hubertus Biermann. Citons les jeunes acteurs arméniens : Vahé Nercessian, Christine Hovaguimian, Gaguik Matevossian, Arthur Khazarian, Anouch Baghdassarian. Intimidés et si justes.

Dominique Frétard

LE MONDE
jeudi 30 mars 2000 - N°17162

Libération

JEUDI 30 MARS 2000

LIBERATION
jeudi 30 mars 2000 - N°5869

DANSE. *Images sensibles d'un pays au destin tragique avec «Prunus armenica, 7 miniatures pour Paradjanov»*

Les abricots doux-amers d'Arménie

Prunus armenica, 7 miniatures pour Paradjanov
d'Olivia Grandville et de Xavier Marchand. Jusqu'au 30 mars au théâtre Garonne à Toulouse, 05 61 59 98 78; le 1er avril au théâtre municipal de Saint-Gaudens.

J.-L. APTOLLIER

Le spectacle d'Olivia Grandville et Xavier Marchand mélange le théâtre et la danse.

On le comprend au fil des séquences qui composent *Prunus armenica, 7 miniatures pour Paradjanov*, il faut prendre le mot de «miniature» au pied de la lettre: c'est à la manière de ces peintures à l'exécution délicate qu'Olivia Grandville et Xavier Marchand prolongent leurs impressions sensibles de voyages en Arménie. Aussi léger qu'un trait au pinceau, très simple, le motif théâtral et chorégraphique se dessine dans un cadrage impeccable. Sur le fond en brique rose du théâtre Garonne à Toulouse, le dispositif scénique (Michel Jacquelin), à la fois praticable et sculpture, se trouve admirablement ciselé par la lumière de Marie Vincent. Avant le premier mot, avant tout travail sur le son dont l'importance se révélera à mesure, c'est d'abord dans un éveil du regard que se loge l'hommage au cinéaste Serguei Paradjanov.

«Paris-Erevan». Commencé, en 1997, par le metteur en scène, à la suite d'un travail au sein de la communauté arménienne de Marseille, ce projet auquel s'est ralliée la chorégraphe, a débouché sur des rencontres fortes. Celle avec une culture très ancienne, un pays au destin tragique campé entre Orient et Occident qui les a attirés trois ans durant. Olivia Grandville a été la première, en décembre 1999, à concevoir une création, *Paris-Erevan*, au centre chorégraphique de Toulouse *(Libération* du 15 février).

Aujourd'hui, le spectacle commun témoigne avant tout d'une belle rencontre avec de jeunes acteurs d'Erevan autour de la figure de Paradjanov. Arménien qui vécut à Tbilissi, en Géorgie, dont la vie entière, jusqu'à sa mort en 1990, fut une véritable tragédie, dans la grande tradition des artistes persécutés en Union soviétique. Révélé au monde avec ses *Chevaux de feu*, en 1964, autorisé à quitter l'URSS pour la première fois en 1988, Paradjanov n'a pu mener à bien, entre ses séjours en prison, qu'une poignée de films. Des histoires à la poésie magnifique, construites par tableaux successifs nourris de souvenirs d'enfance et de légendes, dont beaucoup sont restées à l'état de scénarios. Lorsque sa situation l'empêchait de tourner – pendant les années de goulag en Sibérie, par exemple –, l'artiste bricolait de menus objets à partir de matériaux récupérés, façonnait des icônes et d'autres choses exposées au musée qui lui est désormais consacré à Erevan.

Les abricots d'Arménie: «Qu'on les ouvre, et perle une goutte de jus sucré et délicieux: "une larme", disent volontiers les gens de là-bas.»

Tour de force. Dans cet ensemble polymorphe qui tient presque autant d'un théâtre à la gestuelle codifiée que du cinéma, Xavier Marchand et Olivia Grandville ont puisé la matière de leur spectacle conçu avec des danseurs et acteurs d'ici et de là-bas, dont certains, étudiants à l'Institut national de théâtre d'Erevan, n'avaient jamais quitté leur pays. Comme la toute jeune Christine Hovaguimian, fille d'un acteur de Paradjanov, qui se révèle pour sa première apparition en scène d'une présence très touchante. Le résultat entre deux genres (danse et théâtre) et trois langues (arménien, russe et français), ficelé en à peine deux mois, est un tour de force en soi.

Ils ont aussi emprunté à des écrivains que le cinéaste voulait adapter. A un contemporain supprimé dans un accident de voiture pour des textes qui n'avaient pas l'heur de plaire au pouvoir, tel cet absurde *Procès*, où le tribunal populaire se met à juger les objets: une chaise, un chapeau et un rectangle de papier appelé «journal»... Et à un mystique du XIIe siècle, Grégoire de Narek, auteur du puissant poème qui vient recouvrir, peu avant la fin, un chœur de lamentations en arménien.

Humilité. Tout le charme de ce spectacle tient à son raffinement, à son humilité. *Prunus armenica*, ce sont les abricots d'Arménie. *«Qu'on les ouvre, et perle une goutte de jus sucré et délicieux: "une larme", disent volontiers les gens de là-bas. Le pays a traversé tant d'épreuves que des larmes, certains n'en n'ont plus à force d'en avoir trop versé.»* ●

MAÏA BOUTEILLET

THÉÂTRE *Un spectacle inspiré par l'univers du grand cinéaste arménien, à l'affiche du théâtre de Gennevilliers*

Paradjanov, l'enchanteur persécuté

Hervé de Saint Hilaire

Le spectacle s'appelle *Prunus Armenica-sept miniatures pour Paradjanov.* Prunus Armenica ce sont les abricots d'Arménie dont on dit qu'ils sont les plus délicieux de tous les vergers du monde. C'est dans ce bois d'abricotier qu'on taille le düdük, flûte modeste et chavirante, et dans son fruit qu'on recueille un jus aussi délicieux et sucré que les larmes de ce peuple martyr furent amères et douloureuses. Paradjanov, c'est l'Arménien magnifique, lui aussi martyr – nous y reviendrons –, le cinéaste, le peintre, l'esthète, le rebelle, l'extravagant.

L'Arménie, ses traditions et l'un de ses grands artistes (dans un pays qui n'en est pas avare) sont le thème de cette pièce conçue et réalisée par Olivia Grandville et Xavier Marchand pour le Théâtre de Gennevilliers, dirigé par Bernard Sobel, inlassable compagnon de route du Parti communiste. Ce qui rend la programmation de ce spectacle plutôt savoureuse ou inattendue selon les points de vue.

Car Sergueï Paradjanov, mort en 1990, reste, parmi d'innombrables, l'une des figures emblématiques – on n'ose pas dire une icône, art que Sergueï vénéra tant – des persécutions du régime soviétique. Il a connu les censures à répétitions et une condamnation, en 1973, à cinq ans de travaux forcés à régime sévère (et il l'était, sévère) justifié par un acte d'accusation d'un effrayant surréalisme : homosexualité, contrebande d'objets d'art, spéculation de devises étrangères et diffusion de maladies vénériennes ! Liste baroque, bariolée, fantaisiste (tragiquement) à l'image de celui qui en fut la victime.

Paradjanov, donc. Arménien né en Géorgie, à Tbilissi (comme le camarade Staline, protecteur bien connu des arts et du folklore), auteur d'un film mythique et merveilleux, *Les Chevaux de feu,* fable amoureuse d'une beauté et d'un lyrisme tout simple et grandiose à la fois.

Un cinéaste maudit, accusé de « *subjectivisme et de mysticisme* » quand il tournait, en 1966, *Les Fresques de Kiev,* évocation poétique de *La Mère des villes russes* ou lorsque l'on interdit, en 1969, sous le prétexte qu'il « *était hermétique et décadent* » son film suivant : *Sayat Nova,* méditation colorée (et de quelle fastueuse manière) de la vie de ce chanteur et poète arménien de la fin du XVIII[e] siècle. Fatales « fautes de goût » : de l'exubérance, des couleurs, des traditions, des objets d'un autre âge, des tissus raffinés et des pensées d'avant le Grand Soir, des forêts échevelées où courent des amoureux pauvres et campagnards, sans doute peu soucieux de la classe ouvrière... Péché mortel. Quelque chose comme l'exact antonyme du réalisme soviétique.

C'est à l'imaginaire et à la réalité chatoyante de la mémoire arménienne qu'Olivia Grandville et Xavier Marchand ont voulu rendre hommage. Ils ont fait quatre voyages en Arménie. Ils ont fréquenté les campagnes, les marchés et les monastères, autrement dit les lieux de la vraie vie. Des séjours enchanteurs dont ils ont ramené des témoignages douloureux (le tremblement de terre à Erevan en 1988, les massacres de 1915) mais aussi des poignards, des tissus, des chapeaux, de séduisants objets de pacotille, d'enthousiastes étudiants arméniens, des éditions de textes magnifiques, des interviews, des scénarios et des lettres inédites de l'excentrique Paradjanov que leur a confiées le musée d'Erevan qui conserve pieusement quelques souvenirs de l'artiste qui obtint, son dernier film achevé (*Achik Kérib),* son premier visa (à 64 ans) pour l'étranger. Dans des pays où ce « *clown de la perestroïka* » pour reprendre les mots des autorités de l'époque, fut accueilli avec ferveur.

***Prunus Armenica,* un fruit délicieux du théâtre arménien.** (Photo R. Senera/Bernand.)

Le spectacle – collage à la manière de Schwitters où se mêlent en une joyeuse intention de Babel les langues russe, française et arménienne – est fait de tout cela, de toutes ces impressions. Avec des textes dits, entre autres, par de jeunes étudiants d'Arménie ; avec, sur fond de toutes les richesses culturelles du Caucase, des splendeurs de langage, de danse et de musique.

Pour voyager au gré de la mémoire tumultueuse de l'Arménie, « premier peuple chrétien », et de Paradjanov sont ici convoqués la Kamantcha, l'instrument qui « *soulage les cœurs brisés* », sorte de vielle dont Sayat Nova fut un virtuose comme l'est aujourd'hui Gaguik Mouradian qui accompagne pendant le spectacle les rudesses émouvantes de de Grégoire de Narek, moine et poète mystique du XII[e] siècle, auteur de *David de Sassoun.* La grande épopée arménienne que ne tourna jamais Paradjanov malgré ou en raison, en déraison plutôt, du projet qu'il avait de la mettre en scène avec deux cents chevaux roses de Hongrie et un rôle pour Sophia Loren !

« Prunus Armenica : 7 miniatures pour Paradjanov. »
Théâtre de Gennevilliers. Jusqu'au 11 février, du mardi au samedi à 20 h 30 et le dimanche à 16 heures. Tél : 01.41.32.26.10.
A noter, le lundi 29 janvier, une soirée Paradjanov au cinéma Jean-Vigo Gennevilliers avec un concert de Kamantcha suivi d'une projection des *Chevaux de feu.*

Quotidien national ☎ 01 42 21 62 00
T.M. : 560.000 ex. L.M. : 1.668.000 LE FIGARO
SAMEDI 20 - DIMANCHE 21 JANVIER 2001

Hebdomadaire ☎ 01 42 44 16 16
T.M. : 80.000 ex. L.M. : 330.000
MARDI 6 février 2001
PAGE N°
Les Inrockuptibles

Puisant dans l'art du cinéaste arménien Paradjanov, *Prunus Armenica* élabore un savoureux théâtre chorégraphié. Où pantomime et danse s'entrecroisent.

eau-de-vie d'Arménie

PRUNUS ARMENICA à Gennevilliers, ***jusqu'au 11 février***

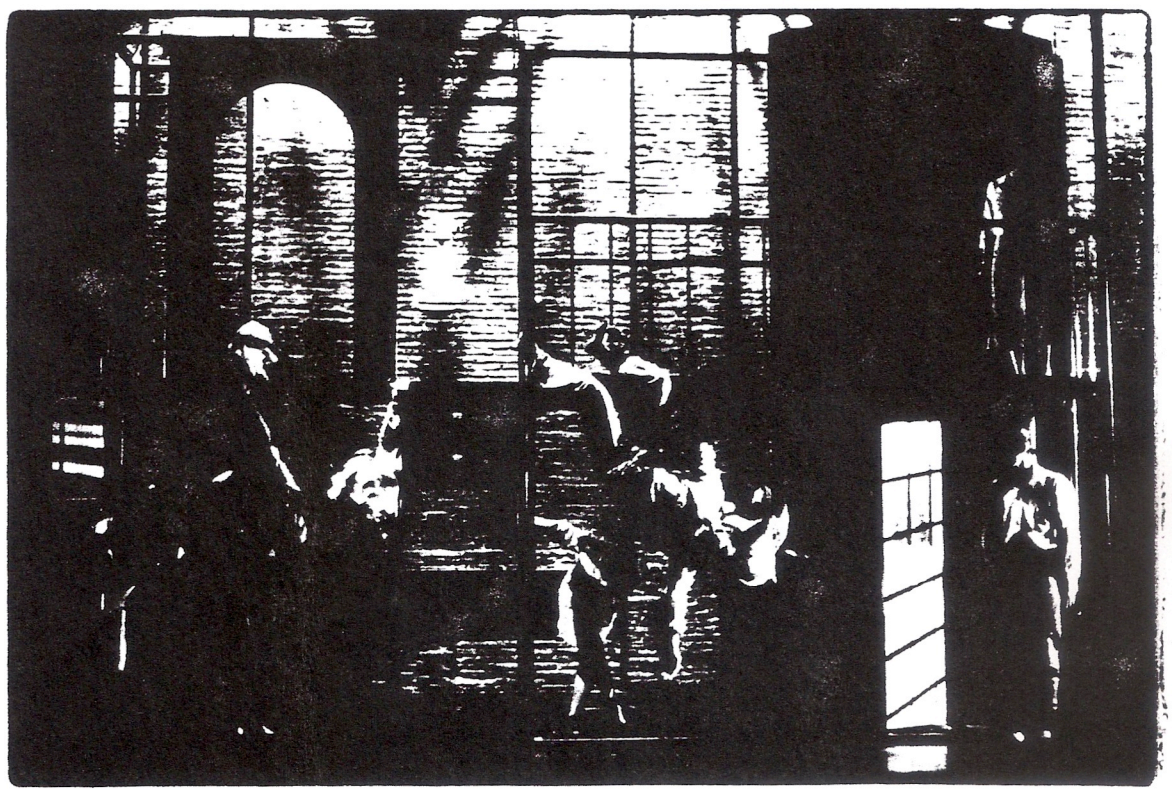
Scènes Coquin de hasard… Au moment où Olivia Grandville et Xavier Marchand peaufinaient les dernières répétitions de *Prunus Armenica* avec leurs interprètes arméniens, la France se distinguait en reconnaissant officiellement le génocide des Arméniens, opéré par les Turcs au début du XXe siècle. *"Son passé n'étant plus nié, la diaspora va enfin pouvoir se tourner vers l'avenir"*, remarquent-ils en se remémorant le projet des *Petites Topographies littéraires de Marseille*, mené en 1995 au théâtre des Bernardines par Xavier Marchand avec la communauté arménienne, forte de 60 000 membres, la plus importante de France. Une expérience assez puissante pour éveiller le désir de partir à Erevan, à plusieurs reprises, avec l'idée de travailler avec des étudiants arméniens autour d'une figure forte, tant sur le plan esthétique que sur le plan politique : le cinéaste Paradjanov, né arménien en Géorgie, emprisonné et censuré par le régime soviétique, moins pour son homosexualité que pour la nature de son œuvre, à l'opposé des valeurs du "réalisme socialiste". Des films, que le "génie du Caucase" n'a pu tourner lors de ses quinze années d'emprisonnement, restent ses scénarios conservés au musée Paradjanov d'Erevan avec ses collages, ses dessins, ses souvenirs et ses meubles, enfin tout ce qu'on a pu sauver lors de la destruction de sa maison natale à Tbilissi.

Ce va-et-vient entre la vie et l'œuvre de Paradjanov, symbolisé par sa maison-musée, fournit la trame de *Prunus Armenica*, une succession de miniatures où se croisent certains éléments de son premier film, *La Confession*, avec d'autres piochés dans les œuvres littéraires qu'il aurait souhaité transposer à l'écran (*David de Sassoun*, la grande épopée arménienne, la poésie de Grégoire de Narek, moine et poète mystique du XIIe siècle, ou celle, contemporaine, de Parouïr Sévak). Formellement, plutôt que de reprendre un principe de création qui reproduirait les "attitudes paradjanoviennes" (pose hiératique, composition statique, suite de tableaux et mise en abyme d'images), Olivia Grandville et Xavier Marchand s'en sont tenus à une position claire : *"L'image a toujours partie liée avec le mouvement et cet artiste, avare de mots, laisse la part belle à la poétique des gestes. A ce titre, la danse, l'organisation de l'espace, tout le travail gestuel prend en charge une partie du sens. C'est dans les superpositions de sens que la pièce s'est écrite."*

Multipliant les angles de vue, les tableaux s'enchaînent avec une douce fluidité, ombreuse et nonchalante.

Il est vrai que si les tableaux s'enchaînent avec une douce fluidité, ombreuse et nonchalante, leur construction est complexe. Elle multiplie les angles de vue, privilégie souvent l'arrière-plan, soigne les détails et donne à la danse, à la pantomime, aux langues (russe, arménien, français), à la musique et aux objets une place, certes mouvante et éphémère, mais toujours susceptible de déplacement, de développement. L'occupation du plateau n'est jamais homogène, mais soumise au flux des présences qui le traversent, s'en absentent et, parfois, laissent une trace.

Contre la déperdition de soi, le geste artistique reste le plus sûr allié, au risque de sa propre disparition. Il illustre à merveille cette phrase de Paradjanov : *"Tout mon art vient de mon enfance, et mon enfance, c'est ma maison."*

Fabienne Arvers

Théâtre de Gennevilliers, jusqu'au 11 février, tél. 01.41.32.26.26.